



# À PERDRE LA RAISON

UN FILM DE JOACHIM LAFOSSE

VERSUS PRODUCTION, SAMSA FILMS, LES FILMS DU WORSO, BOX PRODUCTIONS, PRIME TIME, RTBF, RTS présentent



PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE  
UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES

**NIELS ARESTRUP**

**EMILIE DEQUENNE**

**TAHAR RAHIM**

# À PERDRE LA RAISON

**UN FILM DE JOACHIM LAFOSSE**

**SORTIE LE 22 AOÛT 2012**

**DISTRIBUTION**

**LES FILMS DU LOSANGE**

**RÉGINE VIAL / OLIVIER MASCLET / MATHIEU BERTHON / CAMILLE VERRY**

22, Avenue Pierre 1<sup>er</sup> de Serbie - 75016 Paris

Tel. : 01 44 43 87 15-16-17 / Fax : 01 49 52 06 40

à *Cannes* :

Résidence du Gray d'Albion - 64 ter rue d'Antibes

Entrée 3A / 4<sup>ème</sup> étage / Appartement n°441 - 06400 Cannes

Tél. : 04 93 68 44 46

**PRESSE**

**MARIE-CHRISTINE DAMIENS**

13, rue Yves Toudic - 75010 Paris

Tél. : 01 42 22 12 24

à *Cannes* :

**MARIE-CHRISTINE DAMIENS** : 06 85 56 70 02

**JULIE BEAULIEU** : 06 77 29 26 46

mc.damiens@wanadoo.fr

**1H51 • BELGIQUE/LUXEMBOURG/FRANCE/SUISSE • SCOPE • COULEUR • DOLBY DIGITAL**

Photos & dossier de presse téléchargeables sur [www.filmsdulosange.fr](http://www.filmsdulosange.fr)



Photo © Versus production - Krist Dewitte

## ~ SYNOPSIS ~

Murielle et Mounir s'aiment passionnément. Depuis son enfance, le jeune homme vit chez le Docteur Pinget, qui lui assure une vie matérielle aisée. Quand Mounir et Murielle décident de se marier et d'avoir des enfants, la dépendance du couple envers le médecin devient excessive. Murielle se retrouve alors enfermée dans un climat affectif irrespirable, ce qui mène insidieusement la famille vers une issue tragique.



Photo © Versus production - Fabrice Miltre

## ~ LISTE ARTISTIQUE ~

André Pinget	<b>Niels Arestrup</b>
Mounir	<b>Tahar Rahim</b>
Murielle	<b>Emilie Dequenne</b>
Rachida	<b>Baya Belal</b>
Françoise	<b>Stéphane Bissot</b>
Fatima	<b>Mounia Raoui</b>
Samir	<b>Redouane Behache</b>
Médecin de la radiologie	<b>Yannick Renier</b>
Dr De Clerck	<b>Nathalie Boutefeu</b>



Photo © Venus production - Fabrizio Maitre

## ENTRETIEN AVEC JOACHIM LAFOSSE



### **/ D'où vient cette histoire ? Vous ne l'avez pas inventée !**

Je me suis librement inspiré d'un fait divers survenu en Belgique en 2007. J'étais dans ma voiture, quand j'ai entendu parler de ce drame à la radio, l'histoire d'une femme qui avait assassiné ses cinq enfants. J'ai pensé tout de suite que cela renvoyait à la tragédie antique, et que ce fait divers m'offrait la possibilité d'approfondir ce dont je parlais dans mes films précédents : le trop plein d'amour, ses conséquences, la dette, le lien pervers, les dysfonctionnements familiaux, la question des limites... D'emblée, des choix se sont imposés : ne pas illustrer ou documenter le fait divers, mais m'en emparer avec ma subjectivité, mon point de vue d'artiste. Intégrer l'idée que dans toute histoire familiale, la vérité de l'un n'est pas la vérité de l'autre. Mon travail n'est pas de rechercher la vérité judiciaire, de m'y conformer, ni de la raconter avec une objectivité journalistique. Ces démarches ont déjà été entreprises, et elles illustrent leurs propres vérités, parmi d'autres. Mon rôle de cinéaste est différent. Il s'agit d'offrir un regard intérieur et

interrogateur sur ce qui, quelles que soient les responsabilités, reste un drame humain. Mon rôle, c'est de faire partager au spectateur la vie des personnages que j'ai mis en scène et de leur permettre d'appréhender le drame à travers un autre prisme. Je voulais montrer qu'un tel acte, dépeint comme « monstrueux », ne peut pas être le fruit du hasard. On dit que le crime infanticide est « impensable » : mon objectif est d'amener le spectateur à réfléchir sur ce qu'on qualifie trop souvent d'inexplicable, à poser un autre regard en me servant de l'outil fictionnel pour susciter un questionnement sur la perception de la réalité, tant par mon propre regard que par celui des spectateurs qui voient le film.

### **/ Pourquoi êtes-vous à ce point passionné par les liens dysfonctionnels à l'intérieur de la cellule familiale ?**

La famille est le lieu d'apprentissage de la démocratie, et aussi le meilleur endroit pour observer la dictature. Je sais que c'est un lieu de violence. Ce qui m'intéresse dans la famille,



ce sont les dysfonctionnements. Toutes ces choses qu'on n'arrive pas à déceler, mais auxquelles on participe. Les raisons pour lesquelles on est mal à l'aise, sans trop savoir d'où vient le problème. Pourquoi on n'arrive pas à se détacher d'une forme de lien. Cinématographiquement, le lien pervers est un sujet fascinant car c'est un sujet qui se cache, attisé par des personnages complexes.

**/ Il y a une dimension colonialiste dans le personnage : un occidental qui a adopté un jeune nord-africain...**

Tout à fait. Le problème du colonialisme, c'est que le colon n'officialise pas l'Histoire qu'il a eu avec le colonisé, il ne la reconnaît pas. Elle est officieuse, secrète pour lui. Le docteur Pinget se présente comme le père adoptif de Mounir, mais il

ne l'est pas puisqu'il ne lui a pas donné son nom. C'est pour cela que je dirais plutôt que Mounir est le protégé de Pinget avec toutes les ambiguïtés que cela porte. C'est l'une des choses qui m'a fasciné.

On ne fait pas un film avec des idées, mais avec des personnages. C'est la leçon des frères Dardenne. Et là, ce sont d'abord les personnages qui m'importent. Comment peut-on s'émanciper de quelqu'un qui vous a tout donné, qui a été votre protecteur, votre professeur, votre éducateur ? Le don peut être dangereux. On peut imaginer qu'André Pinget a une difficulté à dire son amour, qu'il cache une fragilité. C'est ce que j'ai dit à Niels Arestrup qui l'incarne : « votre personnage, c'est comme un petit garçon qui, pour avoir des amis dans la cour de récréation, est obligé tout le temps de leur donner des bonbons ! Et s'il n'a pas de bonbon, il se dit que personne ne l'aimera ! ». André n'imagine les liens que sous cette forme-là. C'est son drame, et c'est un cercle vicieux.

**/ L'une des forces du film est de laisser des zones d'ombre. Parmi toutes les questions que l'on se pose, il y a celle du lien entre André et Mounir, sur lequel plane une ambiguïté...**

Cette question-là ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est la dépendance et la dette. Mais oui, il y a une exclusion du féminin. Ces deux hommes ne laissent aucune place à Murielle.

Ils ne la voient que comme épouse et mère. Qui sont les couples en effet ? C'est un peu la question que pose le film...

**/ Vous racontez une histoire particulière, l'évolution d'une souffrance paroxystique à partir d'un « cas », mais en même temps, la douleur de Murielle est universelle. On peut faire une lecture féministe du film : c'est l'histoire trop générale des femmes au foyer, femmes soumises à l'enfantement, femmes privées de parole, muselées, culpabilisées, battues...**

J'ai vu ma mère, ma belle-mère, vivre des grossesses multiples, j'ai grandi avec des femmes auprès desquelles j'ai compris combien cela avait été difficile. Dans le cas de Murielle, comme chez Médée, avoir des enfants devient un contre-pouvoir. C'est grâce à ses enfants qu'elle bénéficie de la générosité du médecin. Et ces enfants qu'elle considère avoir donnés, elle les reprend quand elle se considère trahie. C'est comme cela que son personnage fonctionne dans le film. Mais ce n'est pas pour autant une approche féministe : le film ne déresponsabilise pas, mais il ne juge pas non plus, aucun des personnages. Il pose des questions et cherche des réponses au travers du seul médium qui permet de le faire de cette façon : un récit fictionnel.

**/ Comment définir Murielle ?**

Si on a pensé à *L'Ombre d'un doute* pour André Pinget, pour



elle notre référence était *Une femme sous influence* de John Cassavetes, avec sa façon de courir tout le temps après sa vie de famille. Une femme dépassée, épuisée, maltraitée, en proie au doute, à la peur, et qui craque. Au début, c'est une jeune femme élevée dans le renoncement. Une fille seule. Ses parents ne sont pas ceux dont elle avait rêvé, et avec André, elle rencontre le père qu'elle aurait aimé avoir. C'est un homme qui la protège, la sécurise. C'est d'ailleurs une situation qui correspond à notre époque. Ce médecin représente une assurance-vie. Aujourd'hui, tout le monde veut vivre sans danger. Ce couple pense qu'André est une garantie anti-risques. La tragédie se fabrique dans l'assurance, le confort. Et l'émancipation, c'est la prise de risques. Le plaisir et le désir meurent puisqu'il n'y a plus de risque. Dans le confort, la mort s'installe.



Photo © Venus production - Kiki Drevette

### **/ L'inconscient, c'est la clé ?**

Je le pense. Comme dans la scène où Mounir veut faire l'amour avec Murielle sur le lit d'André. C'est son fantasme ! La culture française intègre volontiers le rôle de l'inconscient. Dans l'affaire Courjault, l'opinion publique a accepté qu'il s'était joué quelque chose d'inconscient pour cette mère qui a tué et congelé ses bébés. L'opinion publique a pu imaginer que ses enfants n'étaient même pas réels pour elle, que l'on ne pouvait peut-être pas considérer ses actes comme des meurtres. En Belgique, l'opinion publique n'a pas voulu penser à la vérité des êtres, qui existe autant, et parfois au plus profond de leur inconscient.

### **/ Comment s'est élaboré le scénario ?**

Quelques règles fondamentales sont apparues très vite. Il me semblait par exemple totalement inutile de filmer les meurtres. Je souhaitais faire un film qui ne soit que le fruit de ma subjectivité et de mon imagination.

Avec Mathieu Reynaert et Thomas Bidegain, nous avons décidé d'utiliser comme source d'inspiration tous les éléments journalistiques à disposition : leurs descriptions nous ont permis de rechercher l'universel au-delà du particulier, pour mieux imaginer un mythe détaché des faits qui ont provoqué notre besoin de faire le film. Il ne s'agissait en rien pour nous d'écrire

la vérité, que nous ne connaissons pas (les articles de presse ne la relatent d'ailleurs que de façon parcellaire), ou de proposer une révision du drame tel qu'il a été vécu et jugé dans la réalité. Personne d'entre nous n'a été dans cette maison et ne sait ce qui s'est passé, et notre objectif n'était pas d'en savoir plus ou de proposer un genre de reconstitution. Nous avons créé une fiction, sans avoir la prétention de tout expliquer, mais nous voulions faire réfléchir, trouver les fils d'une tragédie. L'écriture a aussi été influencée par les choix esthétiques du film...

### **/ A savoir ?**

Trouver une forme juste, capable de susciter à la fois l'émotion et la réflexion, sans tirer sur la corde du sensationnalisme. Deux évidences se sont imposées. Celle de la nécessité du plan-séquence, de filmer à hauteur d'homme et d'enfant. Et celle du hors-champ. D'ailleurs le cinéma c'est cela : un art du hors champ, un art de parler des choses sans les montrer.

### **/ Quand à « cadrer » une famille, c'est devenu une habitude pour vous !**

Vous plaisantez, mais j'ai fini par faire un lien entre le cadre familial et le cadre cinématographique. Je vois chaque plan comme une maison, et je me demande qui y vit, qui va en être éjecté, qui y étouffe... Et puis, j'ai décidé de déléguer cette fois.



Photo © Venus production - Anne Van Aerschoot

Avant le tournage, j'ai réalisé un court métrage dans une crèche, pour préparer le film, et j'ai découvert que quand on ne s'occupait pas des enfants, ils nous oubliaient au bout de trois quart d'heure. C'est une stratégie que j'ai utilisée : seulement deux personnes de l'équipe parlaient aux enfants, les autres, y compris moi, n'étions que des ouvriers qui travaillaient autour d'eux. C'est mon premier assistant qui les a dirigés. Cela me renvoyait au sujet du film : moi seul, je n'aurais pas pu m'occuper d'eux en plus du reste. Comment Murielle, elle, a-t-elle pu y arriver seule ? Voilà : on ne fait pas un film tout seul, comme on ne s'occupe pas des enfants tout seul !

#### **/ Pourquoi avoir choisi Emilie Dequenne ?**

Encore l'inconscient ! Je rentrais à l'École de cinéma quand je l'ai vue pleurer en recevant son prix d'interprétation au Festival de Cannes pour *Rosetta*. Ce film m'a terriblement marqué. C'est une actrice inouïe, elle peut nourrir une histoire, elle se laisse imprégner.

Elle m'a stupéfié pendant le tournage de la scène où elle écoute une chanson de Julien Clerc dans la voiture : on a fait six prises, elle y est sidérante dans toutes ! Mon père était photographe, et en voyant Emilie c'est la première fois que j'ai eu l'impression de m'offrir ce que s'était offert mon père : le droit d'être juste un regard.

#### **/ Et pour les hommes ?**

Je voulais travailler avec des acteurs connus, pour être sûr de m'ancrer dans la fiction. Tahar Rahim s'empare d'un personnage complexe qui subit tout le temps mais essaie de reprendre le dessus. Et il reste captivant. Il lui fallait transmettre cet éternel tiraillement entre sa femme et son protecteur. Niels Arestrup n'a pas joué que des personnages sympathiques, il arrive donc avec une gravité qui rendait intéressante l'idée de lui confier un rôle avenant, affectueux, un papa gâteau.

#### **/ Comment avez-vous fait vos choix musicaux ?**

Pour la première fois je tenais absolument à utiliser la musique. C'est un art qui touche directement à l'inconscient du spectateur. Le langage musical est d'une grande utilité pour faire entendre la perversion qui s'immisce, se dissimule derrière les images et les gestes. Filmer le lien pervers, c'est filmer ce qui se cache. La musique peut servir à le faire voir sans le dire. J'utilise la musique chaque fois qu'il se produit une transgression. Scarlatti souligne ce lien. La musique baroque est parfaite car elle nous embarque au-delà de la psychologie.

#### **/ Et le titre ?**

Je ne crois pas qu'il y en ait d'autre possible ! Murielle ne peut pas passer à l'acte sans avoir perdu la raison. ■



## ~ LISTE TECHNIQUE ~

Réalisé par	<b>Joachim Lafosse</b>
Scénario	<b>Joachim Lafosse, Matthieu Reynaert, Thomas Bidegain</b>
Image	<b>Jean-François Hensgens</b>
Montage	<b>Sophie Vercruysse</b>
Décors	<b>Anna Falguères</b>
Son	<b>Henri Maikoff, Ingrid Simon, Thomas Gauder</b>
Produit par	<b>Jacques-Henri et Olivier Bronckart, Jani Thiltges, Sylvie Pialat, Thierry Spicher</b>
Une coproduction	<b>Versus production, Samsa Films, Les Films du Worso, Box Productions, Prime Time, RTBF, RTS (Radio Télévision Suisse - SRG SSR)</b>
Avec l'aide du	<b>Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles et Voo, de la Région Wallonne, du Vlaams Audiovisueel Fonds, de Belgacom TV</b>
Avec la participation	<b>du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge, de Fortis Film Fund, d'Inver Invest, de O'Brother Distribution, de Canal+, de Ciné +, des Films du Losange, du Fonds national de soutien à la production audiovisuelle du Grand-Duché de Luxembourg, d'Eurimages, de l'Office fédéral de la Culture (DFI) – Suisse, du Fonds Regio Films et la Loterie Romande, de Filmcoopi, du Programme MEDIA de la Communauté Européenne</b>
En association avec	<b>Arte - Cofinova</b>
Distribution France	<b>Les Films du Losange</b>
Ventes à l'étranger	<b>Les Films du Losange</b>



Photo © Venus production - Kris Dewette

## ~ JOACHIM LAFOSSE ~

- 2012 - **À perdre la raison**
- 2010 - **Avant les mots** *(Court métrage)*
- 2008 - **Élève libre**
- 2006 - **Nue propriété**
- 2006 - **Ça rend heureux**
- 2004 - **Folie privée**
- 2001 - **Tribu** *(Court métrage)*

## ~ ÉMILIE DEQUENNE ~

*(Filmographie sélective)*

2012 - **À perdre la raison** de Joachim Lafosse • 2009 - **La fille du RER** de André Téchiné • 2007 - **La vie d'artiste** de Marc Fitoussi • 2006 - **Écoute le temps** de Alanté Kavaïté • **Le grand Meaulnes** de Laurent Vinas-Raymond • 2005 - **La ravisseuse** de Antoine Santana • **Avant qu'il ne soit trop tard** de Laurent Dussaux • 2004 - **Le pont du roi Saint-Louis** de Mary McGuckian • **L'équipier** de Philippe Lioret • 2003 - **Mariées mais pas trop** de Catherine Corsini • 2002 - **Une femme de ménage** de Claude Berri • 2001 - **Oui, mais...** de Yves Lavandier • 1999 - **Rosetta** de Luc et Jean-Pierre Dardenne

## ~ TAHAR RAHIM ~

2012 - **À perdre la raison** de Joachim Lafosse • 2011 - **Or noir** de Jean-Jacques Annaud • **Love and Bruises** de Ye Lou • **Les hommes libres** de Ismaël Ferroukhi • **L'aigle de la neuvième légion** de Kevin Macdonald • 2009 - **Un prophète** de Jacques Audiard • 2005 - **Tahar l'étudiant** de Cyril Mennegun

## ~ NIELS ARESTRUP ~

*(Filmographie sélective)*

2012 - **À perdre la raison** de Joachim Lafosse • 2011 - **Cheval de Guerre** de Steven Spielberg • 2010 - **Tu seras mon fils** de Gilles Legrand • **L'homme qui voulait vivre sa vie** de Eric Lartigau • 2009 - **L'affaire Farewell** de Christian Carion • 2007 - **Un prophète** de Jacques Audiard • **Le scaphandre et le papillon** de Julian Schnabel • **Le Candidat** de Niels Arestrup • 2006 - **Les fragments d'Antonin** de Gabriel Le Bomin • 2005 - **De battre mon coeur s'est arrêté** de Jacques Audiard • 2002 - **Une affaire privée** de Guillaume Nicloux • 2000 - **Le pique-nique** de Lulu Kreutz de Didier Martiny • 1998 - **Rewind** de Sergio Gobbi • 1994 - **Délit mineur** de Francis Girod • 1991 - **La tentation de Vénus** de István Szabó • 1989 - **Doux amer** de Franck Apprederis • 1987 - **La rumba** de Roger Hanin • 1985 - **Diesel** de Robert Kramer • **Signé Charlotte** de Caroline Huppert • 1984 - **Le futur est femme** de Marco Ferreri • 1981 - **Du blues dans la tête** de Hervé Palud • 1980 - **La femme flic** de Yves Boisset • 1979 - **La dérobade** de Daniel Duval • 1978 - **La chanson de Roland** de Frank Cassenti • 1977 - **Plus ça va, moins ça va** de Michel Vianey • 1976 - **Je, tu, il, elle** de Chantal Akerman • **Le grand soir** de Francis Reusser • **Si c'était à refaire** de Claude Lelouch • **Demain les mêmes** de Jean Pourtalé • **Lumière** de Jeanne Moreau • 1974 - **Stavisky** de Alain Resnais



